

« En défense des femmes »

Né à Baltimore en 1880, Henry Louis Mencken, une fois ses études terminées en 1896, intégra l'usine à cigares de son père, à la mort duquel, en 1899, il devint journaliste au Baltimore Morning Herald. Il fut ensuite critique dramatique, rédacteur en chef, puis directeur de la rédaction de l'Evening Herald jusqu'à la faillite de ce journal en 1906. Il rejoignit alors le Baltimore Sun, où il fut rédacteur, chroniqueur ou collaborateur pendant la majeure partie du reste de sa longue carrière.

Iconoclaste, sa critique « impuritaine » (i) de la « booboisie » (ii), c'est-à-dire de la classe moyenne états-unienne, le rendit si célèbre que, en 1926, le très influent Walter Lippmann (iii) dit de lui qu'il était « celui qui avait le plus influencé toute cette génération de gens instruits » (iv). La « booboisie » était instruite.

Son admiration pour l'œuvre de l'auteur et dramaturge irlandais George Bernard Shaw, dont il s'auto-persuada qu'il était en réalité écossais (v), l'amena, sur les conseils pressants de son éditeur, à publier en 1905 une étude intitulée George Bernard Shaw: His Plays, qui portait en épigraphe une phrase de Nietzsche (vi). A peine le livre avait-il commencé à se vendre mal que son éditeur lui demanda instamment d'entreprendre l'étude d'un sujet qu'il lui avait suggéré quelques années plus tôt, mais que, bien que viscéralement opposé à la religion organisée et à la démocratie représentative, il ne s'était pas senti prêt à affronter. C'est ainsi que, de septembre 1906 à l'été 1907, Mencken lut tout Nietzsche ; il en sortit *The Philosophy of Friedrich Nietzsche* (1908), puis *The Gist of Nietzsche* (1910) (il traduisit plus tard *Der Antichrist. Fluch auf das Christentum*, sous le titre de *The Anti-Christ* [1920]). La plupart des livres du philosophe allemand n'avaient pas encore été traduits en anglais et les commentaires qui en existaient dans cette langue étaient soit fragmentaires et confus, soit destinés aux spécialistes ; pour Mencken, il s'agit de « rendre Nietzsche compréhensible pour le lecteur ordinaire » (vii), ce qui, pour un élitiste comme lui, était peu nietzschéen.

Ce fut une tentative à moitié réussie, tant il est vrai qu'« [u]ne étude de l'ouvrage de H. L. Mencken intitulé 'The Philosophy of Friedrich Nietzsche' (1908) montre que Mencken n'a pas compris plusieurs des concepts les plus importants de Nietzsche : L'apollinisme, le dionysianisme [...] et la doctrine de l'éternel retour » (viii).

Il compris mieux ceux du surhomme et de la volonté de puissance. Plus modestement, cependant, son surhomme à lui était « un citoyen indépendant, éclairé, prédisposé à la liberté, qui veille à ce que sa liberté ne s'effrite pas sous la pression de patriotes autoproclamés ou de politiciens sans scrupules, qui

jouent sur les peurs des gens en période de troubles. Un tel homme souffre dans une démocratie, affirmait Mencken : 'Il est assailli de toutes parts et voit ses malheurs augmenter chaque année. Afin de satisfaire l'envie et la haine de ses inférieurs et la soif de sang d'une bande de fanatiques irresponsables et sans scrupules, dont peu ont la moindre dignité en tant que citoyens ou en tant qu'hommes et dont beaucoup sont manifestement hypocrites et corrompus, ce citoyen décent est transformé en criminel pour avoir accompli des actes qui sont partout naturels aux hommes de sa classe et la police et les tribunaux sont rabaissés à la fonction odieuse de le punir pour ces actes (ix).' » Les individus supérieurs, selon Mencken, étaient ceux qui, tout en étant opprimés et ostracisés par leur propre communauté, se distinguaient par leur volonté et leur réussite, non par leur race ou leur naissance.

Le racisme que maints de ses commentateurs se sont efforcés de découvrir dans son Diary (x) est d'une singularité toute menckénienne : « Trois groupes en particulier en pâissent : les noirs, les Juifs (xi) – et les blancs (xii). » La « théorie générale des héritages raciaux, des dons et des différences ainsi que des défauts raciaux » que Mencken esquissa « faisait partie du monde intellectuel » dans lequel il était né. « Seule l'ignorance pure et simple aurait pu [l'] empêcher [...] de faire sienne cette théorie générale ; et Mencken n'était pas ignorant » (xiii).

La montée en puissance du mouvement des suffragettes après l'entrée en guerre des États-Unis en 1917 poussa Mencken à s'intéresser à la question féminine. Le 26 août 1920, le secrétaire d'État Bainbridge Colby avait promulgué le 19^e amendement de la Constitution américaine, garantissant le droit de vote aux femmes. Deux ans plus tard, dans la deuxième édition de *In Defense of Women* (1918), Mencken écrivait à ce sujet : « Je crois que la majorité des femmes [...] n'[en] étaient pas désireuses [...] et la considèrent aujourd'hui comme peu utile. Elles savent qu'elles peuvent obtenir ce qu'elles veulent sans se rendre aux urnes ; de plus, elles n'ont aucune sympathie pour la plupart des réformes tapageuses préconisées par les suffragistes professionnels, hommes et femmes. Le simple énoncé de la plate-forme suffragiste actuelle, avec sa longue liste de remèdes miracles pour tous les maux du monde, suffit à les faire tristement sourire. En particulier, elles sont sceptiques à l'égard de toutes les réformes qui dépendent de l'action de masse d'un nombre immense d'électeurs, dont une grande partie est totalement insensée. En effet, une femme normale ne croit pas plus à la démocratie dans la nation qu'elle ne croit à la démocratie au coin de son feu ; elle sait qu'il doit y avoir une classe qui commande et une classe qui obéit et que les deux ne peuvent jamais s'unir. Elle n'est pas non plus sensible aux sentiments fondamentaux sur lesquels repose l'ensemble du processus démocratique. » Comme Shaw, il savait que « [l]es femmes intelligentes et séduisantes ne veulent pas voter ; elles sont prêtes à laisser les hommes gouverner tant qu'elles gouvernent les hommes » (xiv) – le terme de « séduisantes » est presque de trop.

Force était pourtant de constater que les femmes entendaient user de leur droit de vote. Dans ces conditions, Mencken jugea que le vote des femmes « ne pouvait mener qu'à un seul résultat : La

contamination des idéaux masculins de justice, d'honneur et de vérité par les idéaux féminins de dissimulation, d'ambiguïté et d'intrigue ». « Les femmes étant intrinsèquement supérieures, il n'était pas nécessaire de les rendre politiquement égales ; mais, ayant obtenu le droit de vote, elles l'utiliseront pour rétablir la suprématie politique féminine. Il prévoit même l'avènement d'un matriarcat, car les femmes utiliseront le vote pour restreindre la démocratie à ceux qui sont intelligents, agnostiques et maîtres d'eux-mêmes, c'est-à-dire à elles-mêmes » (xv). La prévision s'est avérée tout ce qu'il y a de plus exacte (xvi). Du reste, le lien congénital entre démocratie et féminisation n'avait pas échappé à Mencken : « La civilisation, en fait, devient de plus en plus mièvre et hystérique et, surtout sous la démocratie, elle a tendance à dégénérer en un simple combat de lubies. L'objectif de la politique pratique est de maintenir la population dans l'inquiétude (et donc de faire en sorte qu'elle réclame à grands cris d'être sécurisée) en la menaçant d'une série sans fin d'épouvantails [hobgobelins], tous imaginaires ». Le caractère grotesque de l'opération d'ingénierie sociale Covid 19, qui n'en est qu'à ses tout débuts, lui aurait sans aucun doute inspiré des pages verveuses.

In Defense of Women, écrit-il dans la deuxième édition du livre, « ne prétend nullement prêcher des doctrines révolutionnaires, ni même des doctrines d'une quelconque nouveauté. Tout ce que j'ai l'intention de faire, c'est d'exposer sous une forme plus ou moins claire certaines idées que pratiquement tous les hommes et toutes les femmes civilisés ont en tête, mais qui ont été cachées jusqu'à présent par la tripotée de sentimentalismes qui entourent toute la question de la femme ». Mencken considère les relations entre les sexes comme un champ de bataille où la femme (moyenne) l'emporte toujours sur l'homme (moyen). « La femme moyenne, quelles que soient ses déficiences, est largement supérieure à l'homme moyen. La facilité même avec laquelle elle le défie et l'exploite dans plusieurs situations capitales est la plus claire des preuves de sa supériorité générale ». La considération de Mencken à l'égard de la suprématie féminine est celle d'un soldat impressionné par l'habileté et la ruse de son adversaire : « Il n'y a aucune faiblesse de l'homme qu'elle ne pénètre et dont elle ne profite pas. Il n'y a aucune ruse qu'elle n'utilise pas efficacement. Aucune idée, fût-ce la plus audacieuse, la plus excessive, ne l'intimide ». La femme et l'homme (s'entend la femme moyenne et l'homme moyen – c'est ainsi qu'il faut comprendre ces deux termes chez Mencken, lorsqu'ils ne sont pas qualifiés) ne se battent pas à armes égales : la femme fait usage de son intelligence, tandis que l'homme fait assaut de sentiment : « la suggestibilité émotionnelle, la capacité herculéenne d'auto-illusion, l'absence presque totale de sens critique des hommes » font d'eux une proie facile. Le combat est d'autant plus inégal qu'il se déroule sur le terrain même de la femme : le mariage. La femme a beaucoup plus à y gagner que l'homme. Elle y gagne la respectabilité et la sécurité économique et, comme le mariage est la meilleure offre qu'a à lui faire la société, elle le poursuit de toutes ses forces. En ne leur faisant pas concurrence sur le marché du travail, les femmes renforcent l'idée fausse que les hommes sont plus compétents qu'elles dans les affaires. L'entrée des femmes dans les industries mécaniques à la faveur de la Première Guerre mondiale n'échappa pas plus à Mencken qu'à ses contemporains, mais rares furent ceux qui, comme lui, saisirent que l'indépendance financière que leur procurait leur salariat ne pouvait pas ne pas inciter un nombre de plus en plus grand d'entre elles à préférer l'état de célibataire, pimenté ou rythmé par quelques aventures sexuelles, au mariage.

Mencken se maria à l'âge de 50 ans, à la mort de sa mère, chez qui il vivait avec sa sœur, à l'auteur et professeur de littérature anglaise Sara Haardt (1898-1935). Il s'en était justifié par anticipation dès la deuxième édition de *In Defense* : « Les mariages relativement tardifs des hommes supérieurs sont peut-être dus au fait que, à mesure qu'un homme vieillit, les inconvénients qu'il subit du fait du mariage tendent à diminuer et les avantages à augmenter. » (xvii) Le mariage ne fit pas long feu : l'épouse mourut cinq ans plus tard.

In Defense fut un succès de librairie. En 1928, il en était à sa onzième édition. En 1921, une édition mexicaine vit le jour. En 1922, un magazine allemand en publia des extraits. La première édition allemande sortit en même temps que la première édition anglaise en 1923. Une *Défense des femmes* fut publié onze ans plus tard avec une préface de Paul Morand (il a été réédité dans une nouvelle traduction l'année dernière).

La plupart des critiques et des commentateurs potinent sur la « misogynie combative » (xviii) avec laquelle l'ironie de Mencken s'attaque aux mythes entourant la nature féminine, notamment l'intuition, l'instinct maternel, l'émotivité et le manque d'intelligence. Peu, y compris, on s'en doute, les commentatrices, mettent en exergue la profondeur avec laquelle Mencken sonde et expose l'abyssale imbécilité de l'homme moyen.

La bonne nouvelle prêchée par le Christ était évidemment très favorable aux femmes. Il les éleva à l'égalité devant le Seigneur alors que la majorité des théologiens rivaux doutaient encore qu'elles eussent une âme. De plus, il les estimait socialement et accordait de la valeur à leur sagacité et l'une des personnes les plus dédaignées de leur sexe, une dame auparavant publique, faisait partie de Ses conseillers réguliers. La mariolâtrie n'est donc en rien une invention des papes médiévaux, comme voudraient nous le faire croire les théologiens protestants. Au contraire, elle est clairement perceptible dans les quatre évangiles. Ce que les papes médiévaux inventèrent (ou, pour être précis, réinventèrent, car ils ne firent qu'emprunter les éléments à saint Paul) fut la doctrine de l'infériorité des femmes, soit l'exact contraire de ce qui leur était prêté. Attachés, pour de bonnes raisons de discipline, au célibat du clergé, ils durent la soutenir en décrivant tout commerce avec les femmes comme une entreprise hasardeuse et ignominieuse.

Il en résulta l'élaboration et le développement délibérés de la théorie de l'insignifiance, de l'irresponsabilité et de l'insouciance générale de la femme. La femme devint une sorte de diable, mais sans l'intelligence tant admirée des démons ordinaires. L'apparition de saintes offrait cependant une critique constante et embarrassante de cette théorie. Si des femmes occasionnelles étaient aptes à

s'asseoir à la droite de Dieu – et elles le prouvaient souvent et forçaient l'Église à le reconnaître -, toutes les femmes ne pouvaient pas être aussi mauvaises que le prétendaient les théologiens. C'est ainsi que naquit le concept de femme angélique, de vestale naturelle ; les romans de chevalerie médiévaux la décrivent en long et en large. Ce qui émergea en fin de compte fut une double doctrine, d'abord que les femmes étaient des démons et ensuite qu'elles étaient des anges. Ce dualisme grotesque se fonda en un dogme intermédiaire dans les temps modernes. Selon ce dogme, on considère d'une part que les femmes sont inintelligentes et immorales et d'autre part qu'elles sont exemptes de toutes les faiblesses de la chair qui caractérisent les hommes. Telle est en gros l'idée que se fait l'imbécile moyen d'aujourd'hui.

Le christianisme a donc à la fois calomnié et flatté les femmes (1) ; il les a le plus souvent calomniées. Il est donc au fond leur ennemi, comme la religion du Christ, aujourd'hui totalement disparue, était leur ami. Et elles lui en sont reconnaissantes à mesure qu'elles se débarrassent des chaînes qui les entravaient depuis mille ans. En effet, les femmes ne sont pas naturellement religieuses et elles le sont de moins en moins d'année en année. Leur dévotion ordinaire est à peu près dénuée de toute exaltation pieuse ; c'est une pratique routinière, imposée par l'idée masculine qu'une apparence de sainteté convient à leur humble condition et par le sentiment masculin que la fréquentation de l'église permet en quelque sorte de les tenir et les maintient à l'écart d'activités qui seraient moins rassurantes. Quand elles montrent une véritable ferveur religieuse, son caractère sexuel est généralement si évident que même la majorité des hommes en sont conscients. Les femmes n'affluent pas en extase vers une église où l'agent de Dieu en chaire est un vieil asthmatique marié à une femme vigilante. Quand on les voit tomber en extase devant les mérites des saints et pleurer sur les souffrances des païens, faire des pieds et des mains pour que tout le voisinage obtienne la grâce, passer des heures à genoux dans un abaissement hystérique devant le trône céleste, on peut supposer sans risque de se tromper, même s'il n'y a pas eu de visite réelle, que l'ecclésiastique qui a accompli le miracle est un homme beau et séduisant et bien plus excitant que savant.

Les femmes sont en fait des chrétiennes indifférentes au sens primitif, comme elles le sont dans le sens contraire que ce terme a aujourd'hui, en particulier dans son acception morale. Si elles acceptent effectivement les renoncements prescrits par le Sermon sur la Montagne, c'est pour mieux en bafouer la substance en faisant semblant de les suivre à la lettre. Aucune femme n'est vraiment humble, elle est simplement politique. Aucune femme n'opte en toute liberté pour l'immolation de soi ; tout ce qu'elle désire vraiment à cet égard, c'est un martyre spectaculaire et de préférence factice. Aucune femme ne se complaît dans la pauvreté. Aucune femme ne cède quand elle peut l'emporter. Aucune femme n'est honnêtement docile.

Dès qu'elle se trouve confrontée à un antagoniste véritablement dangereux, soit pour sa propre sécurité, soit pour le bien-être des créatures sans défense qu'elle protège – par exemple un enfant ou

un mari – elle fait preuve d’une agressivité qui ne recule devant aucun moyen, aussi scandaleux soit-il. Dans les tribunaux, on rencontre parfois un homme extrémiste qui dit la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, même si elle dessert sa cause, mais on n’a jamais vu aucune femme de ce genre depuis l’époque de Justinien. C’est en effet un axiome du barreau que les femmes mentent invariablement à la barre et tout l’effort d’un avocat qui assure la défense d’une femme consiste à la modérer, afin de ne pas éveiller indûment les soupçons obtus du jury. Les plaideuses gagnent presque toujours leur procès, non pas, comme on le croit généralement, parce que les jurés masculins tombent amoureux d’elles, mais simplement et uniquement parce qu’elles sont lucides, ingénieuses, implacables et sans scrupules.

Ce qui est visible dans les palais de justice en dépit du vaste équipement technique dont ils sont dotés pour combattre la mendicité est dix fois plus évident dans des espaces moins étroits. Tout homme qui a le malheur d’avoir eu une controverse sérieuse avec une femme, que ce soit dans le domaine des finances, de la théologie ou de l’amour, doit inévitablement en retirer le sentiment d’avoir vécu une expérience dangereuse et horrifiante. Les femmes ne se contentent pas de mordre par les embrasures, elles mordent même dans les combats à découvert ; leurs dents ont pour ainsi dire une portée étonnante. Il n’est aucune attaque, fût-ce la plus désespérée, qu’elles n’entreprennent, une fois qu’elles sont excitées ; il n’est aucun procédé, aussi injuste et horrifiant soit-il, qui les arrête. À mes débuts, désireux d’améliorer ma prose, j’ai travaillé pendant un an environ comme reporter dans un tribunal de police et, au cours de cette période, j’ai assisté à environ quatre cents procès pour prétendue violence conjugale (2). Les maris, pour leur défense, plaidaient presque invariablement la circonstance atténuante et certains d’entre eux racontaient s’être livrés au domicile conjugal à de telles atrocités calculées, à la fois psychiques et physiques, que le savant magistrat les acquittait les larmes aux yeux et que les huissiers qui étaient dans la salle d’audience devaient se moucher.

Beaucoup plus d’hommes que de femmes deviennent fous et beaucoup plus d’hommes mariés que de célibataires. Ce fait n’intrigue aucun de ceux qui, comme moi, ont eu l’occasion de découvrir ce qui se trame, année après année, à l’intérieur des foyers apparemment heureux. Une femme, si elle déteste son mari (et c’est le cas de beaucoup d’entre elles), peut lui rendre la vie tellement amère et odieuse que même la potence semble douce en comparaison. Cette haine est bien sûr souvent et peut-être presque invariablement tout à fait justifiée. En effet, être la femme d’un homme ordinaire est une expérience qui doit être très difficile à supporter. La bassesse et la vanité de l’homme, sa mesquinerie et sa stupidité, sa sentimentalité et sa crédulité exaspérantes, son air pompeux de coq sur un tas de fumier, son anesthésie à l’égard de tous les chuchotements et les appels de l’esprit et, par-dessus tout, sa répugnante maladresse en amour – toutes ces choses doivent révolter toute femme qui n’appartient pas à la fraction la plus vile de son sexe. Être l’objet des affections maladroites d’une telle créature, même lorsqu’elles sont honnêtes et profondes, ne peut procurer une joie authentique à une femme sensée et raffinée. Sa performance de galant, comme Honoré de Balzac l’a observé il y a longtemps, suggère inévitablement les efforts d’un gorille pour jouer du violon.

Les femmes ne survivent à cette tragi-comédie que grâce à leur grand talent de comédienne. Elles sont capables de jouer de façon si réaliste qu'elles s'abusent souvent elles-mêmes ; le contentement de la femme moyenne n'est en effet qu'un hommage à son histrionisme. Mais elle doit dissimuler d'innombrables révoltes et l'on s'étonne parfois que si peu de femmes, alors que la chose est si facile et si sûre, empoisonnent leur mari. Peut-être n'est-ce pas aussi rare que le laissent entendre les statistiques de l'état civil ; le taux de mortalité des maris est beaucoup plus élevé que celui des femmes. Plus d'une fois, en effet, je suis allé à l'enterrement d'une connaissance décédée subitement et j'ai observé une curieuse lueur dans les yeux de la veuve inconsolable.

H. L. Mencken, « The War between Man and Woman », traduit de l'américain par B. K., in A Mencken Chrestomathy, Vintage Book, N. Y., 1982

Il est peu d'hommes dignes de ce nom qui retirent un bénéfice net du mariage, du moins telle que cette institution se rencontre aujourd'hui dans la chrétienté. Même gonflés à l'extrême, ses avantages ne suffisent manifestement pas à compenser ses inconvénients écrasants. Lorsqu'un homme se marie, ce n'est rien de plus qu'un signe que le talent féminin de persuasion et d'intimidation – c'est-à-dire le talent féminin de survie dans un monde de concepts et de désirs contradictoires, la compétence et l'intelligence féminines – l'a contraint à une compromission plus ou moins odieuse avec ses inclinations honnêtes et ses meilleurs intérêts. Que cette compromission soit un signe de sa relative stupidité ou de sa relative lâcheté, c'est tout un : les deux choses, dans leurs symptômes et leurs effets, sont presque identiques. Dans le premier cas, il se marie parce qu'il a été nettement vaincu dans une joute d'esprit ; dans le second, il se résigne au mariage parce que c'est la forme de liaison la plus sûre. Dans les deux cas, sa sentimentalité constitutive est l'arme principale de son adversaire. Elle lui permet d'entretenir la fiction de son entreprise et même de son audace au milieu des opérations les plus grossières et les plus évidentes qui sont entreprises contre lui. Elle lui fait accepter comme réelles les mises en scènes audacieuses auxquelles les femmes excellent toujours et à aucun moment plus que lorsqu'elles traquent un homme. Elle lui fait surtout miroiter un romantisme dans une transaction qui, même dans le meilleur des cas, tient au fond presque autant du grenouillage que de la vente d'une mule.

Un homme en pleine possession des modestes facultés que la nature lui attribue communément est au moins assez éloigné de l'idiotie pour se rendre compte que mariage est un marché dans lequel il veut rarement tout ce qu'offre et implique le fait de prendre une femme. Il n'en veut, tout au plus, que certaines parties. Il peut désirer, disons, une bonniche qui protégera ses biens et divertira ses amis – mais il peut reculer à l'idée de partager sa baignoire avec qui que ce soit et la cuisine familiale peut être un véritable poison pour lui. Il peut désirer ardemment avoir un fils pour qu'il vienne prier sur sa tombe et pourtant souffrir profondément à la simple approche de la belle-famille. Il peut rêver d'une belle et

complaisante maîtresse, moins exigeante et capricieuse que toutes celles qu'un célibataire peut espérer rencontrer et être atterré à l'idée de l'admettre dans son carnet de banque, son arbre généalogique et ses ambitions secrètes. Il peut vouloir de la compagnie et non de l'intimité ou de l'intimité et non de la compagnie. Il peut vouloir une cuisinière et non une associée ou une associée et non une cuisinière.

Mais, pour obtenir la ou les choses précises qu'il veut, il doit en prendre beaucoup d'autres qu'il ne veut pas, qu'aucun homme sain d'esprit, en vérité, ne pourrait imaginer vouloir et c'est à l'entreprise de le forcer à ce marchandage presque arménien que s'attelle la femme de son « choix ». Une fois que la partie est bien engagée, elle recherche ses faiblesses avec la plus grande délicatesse et précision et les exploite avec toutes ses ressources supérieures. Il part avec un handicap. La croyance sentimentale et inintelligente de l'homme à des théories dont elle sait pertinemment qu'elles sont fausses – par exemple, la théorie selon laquelle elle a peur de lui et est modestement effrayée par les banalités du mariage lui-même – lui donne contre lui une arme qu'elle utilise avec un art instinctif et irrésistible. Au moment où elle discerne cette sentimentalité qui bouillonne en lui, c'est-à-dire au moment où ses sourires en coin et ses roulements d'yeux signifient que le désastre intellectuel qui s'appelle tomber amoureux s'est accompli, il lui appartient de faire ce qu'elle veut (listeth) de lui. Dès lors, à moins d'une intervention divine, c'est comme s'il était marié.

Les hommes obtiennent généralement une compagne en tombant amoureux ; sauf parmi les aristocraties du Nord et les peuples latins, le mariage de convenance est relativement rare ; une centaine d'hommes se « mésallient » pour une femme qui commet la même folie. Et qu'est-ce qu'on entend par tomber amoureux ? On entend par là un procédé par lequel un homme, une fois que l'initiative et l'habileté de général (generalship) de la femme l'ont rendu inévitable, trouve une justification à son mariage, en l'enveloppant dans un fatras d'idées romanesques – bref, en établissant la doctrine qu'une femme manifestement maîtresse d'elle-même et charnelle, qui s'est délibérément engagée dans l'aventure la plus importante de sa vie et comprend parfaitement ses implications les plus importantes, est une créature naïve, tendre, rêveuse et presque désincarnée, enchantée et rendue parfaite par des émotions qui se sont emparées d'elle à son insu et qu'elle ne pourrait pas avouer, même à elle-même, sans mourir de honte. Cette doctrine grotesque glorifie la défaite et l'asservissement de l'homme et même leur donne une apparence de malice flatteuse. La puissance absolue (sheer horsepower) de sa cour a assailli et vaincu sa pudeur de jeune fille ; elle tremble dans ses bras ; il a obtenu la liberté d'exercer sur elle sa volonté maléfique. C'est ainsi que les images ambulantes de Dieu dissimulent fièrement leurs fers et détournent les esprits judicieux par leurs fanfaronnades bruyantes.

Les femmes n'adoptent qu'avec beaucoup plus de circonspection le jargon conventionnel de la situation. Elles reconnaissent rarement être tombées amoureuses, comme on dit, tant que l'homme n'a pas révélé son erreur de perception et ainsi coupé sa retraite ; autrement, elles subiraient les moqueries

et le mépris de toutes leurs sœurs. Chez elles, le coup de foudre apparaît ainsi comme une pensée après coup ou, peut-être plus exactement, une contagion. La théorie, semble-t-il, est que l'amour que l'homme lui a laborieusement avoué la fait tomber amoureuse de lui instantanément et par une magie inintelligible ; qu'elle ne brûle d'amour pour lui qu'après qu'il lui a déclaré sa flamme. Cette théorie, il faut le reconnaître, renvoie dans une certaine mesure aux données de l'expérience. Une femme s'émeut rarement de ses impressions dans la conduite de ce qui est l'affaire principale de sa vie, surtout lorsque son issue est encore incertaine ; ce serait faire preuve d'une imbécillité qui ne se rencontre que chez les demeures du sexe féminin. Mais une fois que les fiançailles ont été conclues, il arrive souvent qu'elle se détende un peu, ne serait-ce que pour se soulager de la tension que lui cause son idée fixe et ainsi, se débarrassant de ses inhibitions habituelles, elle s'offre le luxe d'un sentiment plus ou moins forcé et mièvre. Il est cependant presque impossible qu'elle se permette ce relâchement avant que l'ivresse sentimentale de l'homme ne soit assurée. Agir autrement, c'est-à-dire avouer, même après coup, une cystocèle, l'exposerait au mépris de toutes les autres femmes. Un tel aveu serait l'admission que l'émotion a pris le dessus sur elle à un moment intellectuel critique et, aux yeux des femmes, comme aux yeux de la petite minorité d'hommes vraiment intelligents, aucune trahison des centres cérébraux supérieurs ne saurait être plus déshonorante.

H. L. Mencken, « The War between Man and Woman », traduit de l'américain par B. K., in A Mencken Chrestomathy, Vintage Book, N. Y., 1982.

(i) Harvey Wickham, The impuritans : a glimpse of that new world whose pilgrim fathers are Otto Weininger, Havelock Ellis, James Branch Cabell, Marcel Proust, James Joyce, H.L. Mencken, D.H. Lawrence, Sherwood Anderson, et id genus omne, L. MacVeagh, Dial Press et Longmans, Green, New York et Toronto, 1929.

(ii) Selon <https://www.merriam-webster.com/dictionary/booboisie>, qui doute que Mencken ait été l'inventeur du mot-valise « booboisie », celui-ci « est formé à partir de 'boob', qui désigne quelqu'un qui s'intéresse trop aux choses et pas assez aux idées et à l'art et de 'bourgeoisie', terme d'origine française qui désigne la classe moyenne » ; certes, « boob » veut dire « bêtise », mais il signifie également « nichon » : la « booboisie » est donc cette classe sociale dont les membres, non sevrés, sont particulièrement sensibles à ce que Brzezinski appellera plus tard tittytainment (<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2016/08/19/isis-1/>), auquel, aujourd'hui, toutes les classes sociales sont dépendantes.

(iii) Voit, au sujet de Lippman, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/09/13/de-la-propagande-en-democratie/>.

(iv) Peter Mallios, Our Conrad: Constituting American Modernity, Stanford University Press, 2010, p. 48.

(v) Stanley Weintraub, *Shaw's People: Victoria to Churchill*, The Pennsylvania University Press, University Park, PA, 1996, p. 79.

(vi) Voir Fred Hobson, *Mencken: A Life*, Random House, New York, 1994.

(vii) H. L. Mencken, *The Philosophy of Friedrich Nietzsche*, Port Washington, N. Y., 1967, p. vii.

(viii) Maurice M. La Belle, H. L. Mencken's Comprehension of Friedrich Nietzsche. In *Comparative Literature Studies* Vol. 7, No. 1 (Mar., 1970), pp. 43-49, p. 43 ; voir aussi "uses and abuses" of Nietzsche, Manfred Stassen.

(ix) *Notes on Democracy*, Henry Louis Mencken, Marion Elizabeth Rodgers, 2008, p. 15.

(x) Conformément aux instructions de Mencken, son journal, dactylographié sur 2 100 pages de 1930 à 1948, resta sous scellé pendant 25 ans après sa mort en 1956. Le journal est accessible aux chercheurs depuis 1981, mais il était interdit de le citer directement ou indirectement (<https://www.latimes.com/archives/la-xpm-1989-12-05-mn-198-story.html>) avant sa publication en 1989.

(xi) Dès 1930, il écrivait à leur sujet : « Les Juifs peuvent être raisonnablement considérés comme la race la plus désagréable dont on ait jamais entendu parler. Tels qu'on les rencontre couramment, ils manquent de beaucoup des qualités qui caractérisent l'homme civilisé : courage, dignité, incorruptibilité, aisance, confiance. Ils sont vaniteux sans être orgueilleux, voluptueux sans avoir bon goût, érudits sans être sages. Leur force morale, telle qu'elle est, est gaspillée en puérités et leur charité est surtout une forme d'exhibition » (*Treatise on the Gods*. Knopf Doubleday, New York City, p. 345-6, 1930).

(xii) Arnold Rampersad, *Mencken, Race, and America*. In *Menckenia*, n° 115, automne 1990 [p. 1-11], p. 3. Dans *The Anglo-Saxon* (1923), non seulement il se gaudait de l'idée, très répandue à l'époque, d'une race « anglo-saxonne » pure, mais il affirmait qu'elle se définissait au contraire par son infériorité et sa lâcheté. « L'Américain normal de la majorité 'de sang pur', ironisait-il, s'endort chaque soir avec le sentiment désagréable qu'il y a un cambrioleur sous son lit et il se lève chaque matin avec la peur malade que ses sous-vêtements aient été volés. » Plus sérieusement, l'extrait suivant d'un article intitulé *The Sahara of the Bozart* (*New York Evening Mail*, 13 novembre 1917) montre un intérêt pour et une connaissance des réalités raciales et de l'histoire raciale états-uniennes : « Il est fort probable que le pire sang de l'Europe de l'Ouest coule dans les veines des blancs pauvres du Sud, qui ne le sont plus, pauvres. Les souches originelles, selon tout historien honnête, étaient extrêmement corrompues. Philip Alexander Bruce (un Américain de Virginie de la vieille noblesse) dit dans son « *Industrial History of Virginia in the Seventeenth Century* » que, au XVIIe siècle, la première génération de blancs née en Amérique était en grande partie illégitime. « L'une des offenses les plus courantes contre la moralité dans les classes inférieures en Virginie au cours du XVIIe siècle », dit-il, « était la bâtardise. » Les mères de ces bâtards, poursuit-il, étaient principalement des servantes sous contrat [indentured servants] et « avaient appartenu à la lie de leur pays d'origine. » Fanny Kemble Butler, écrivant sur les blancs pauvres de Géorgie un siècle plus tard, les décrivait comme « la race la plus dégradée d'êtres humains »

revendiquant une origine anglo-saxonne que l'on puisse trouver sur la face de la terre – des sauvages sales, paresseux, ignorants, brutaux, fiers et sans le sou » [...] À la grande époque du Sud, la ligne de démarcation entre la noblesse et les blancs pauvres était très nette. Il n'y avait absolument aucun intermariage. [...] Mais [peu à peu] les hommes des classes supérieures cherchèrent leurs maîtresses parmi les noires. Après quelques générations, il y avait tellement de sang blanc dans les femmes noires qu'elles étaient beaucoup plus attirantes que les femmes en mauvaise santé et loqueteuses des blancs pauvres. Cette préférence s'est maintenue jusqu'à notre époque. Un Sudiste de bonne famille m'a dit très sérieusement un jour qu'il avait atteint sa majorité avant qu'il ne lui vienne à l'esprit qu'une femme blanche pouvait faire une maîtresse tout aussi agréable que les octavonnes de sa fantaisie juvénile. Si les choses ont changé récemment, ce n'est pas à cause de l'homme blanc du Sud, mais à cause des femmes mulâtres du Sud. Les jeunes filles cuivrées les plus belles de la région, grâce à l'amélioration des conditions économiques, ont gagné en respect de soi et ne sont donc plus aussi disposées à entrer en concubinage que l'étaient leurs grands-mères [...] En raison de la préférence de la noblesse du Sud pour les maîtresses mulâtres [...] les blancs pauvres ne furent pas fécondés par le haut et e bénéficièrent donc pas de l'amélioration qui se manifeste si constamment dans les souches paysannes d'autres pays. C'est un lieu commun que presque tous les noirs qui s'élèvent au-dessus du commun sont de sang mêlé, avec une prédominance du sang blanc [...] » (The Sahara of the Bozart, in H. L. Mencken, The American Scene. A Reader. Knopf, 1977 [1969], p. 163-4, p. 165) Une autre conséquence fut que « [I]es filles mulâtres des premiers temps méprisaient les blancs pauvres comme des créatures nettement inférieures aux noirs et il était donc extrêmement rare qu'elles aient une relation avec un homme de cette classe corrompue. » (ibid., p. 165). The Sahara of the Bozart, originellement publié dans le New York Evening Mail du 13 novembre 1917, fit de lui un héros dans une grande partie de la population noire des États-Unis (Arnold Rampersad, op. cit., p. 9). Comme le montrent ces extraits, l'hostilité de Mencken à l'égard des Anglo-saxons concernaient surtout leur variété sudiste, en particulier sa fraction pauvre, dans laquelle coulait « le pire sang de l'Europe de l'ouest ». En ce qui concerne les croisements entre blancs et noirs, il oublie deux choses : premièrement, « [d]ans le Nord d'avant la guerre de Sécession [aussi], les hommes noirs épousaient assez fréquemment des femmes blanches » (Ernest Porterfield, Black and White Mixed Marriages: An Ethnographic Study of Black-White Families, Nelson-Hall Company, 1978, p. 34) ; deuxièmement, dans la noblesse sudiste, les hommes étaient loin d'être les seuls coupables de métissage : les femmes aussi y prirent leur part (<http://www.inquiriesjournal.com/articles/1674/sexual-relations-between-elite-white-women-and-enslaved-men-in-the-antebellum-south-a-socio-historical-analysis>), d'autant plus facilement qu'elles participèrent activement à la traite des noirs (comme elles héritaient généralement de plus d'esclaves que de terres, les esclaves étaient même souvent leur principale source de richesse), qui leur permit de s'émanciper économiquement et socialement (voir Stephanie E. Jones-Rogers, They Were Her Property: White Women as Slave Owners in the American South, Yale University Press, New Haven et Londres, 2019 ; le job le moins risqué dans la traite était évidemment celui de maquerelle. « En tant que tenancières de bordels, les femmes blanches étaient à l'origine de la violence sexuelle qui était faite aux femmes en servitude et, en tant que maîtresses de maison, elles orchestraient personnellement les actes de violence sexuelle contre les femmes et les hommes en servitude dans l'espoir que les femmes produisent des enfants qui augmenteraient leur richesse », [ibid..p. 149] ; voir aussi, au sujet de ce « secret », « l'un des [...] mieux gardés du trafic d'esclaves », Becky Little, 12 mars 2019 The Massive, Overlooked Role of Female Slave Owners. It's

estimated that 40 percent of slave owners may have been white women, <https://www.history.com/news/white-women-slaveowners-they-were-her-property>). Il est à noter que l'auteur ne parle pas ici d'esclaves noirs en particulier. Comme on sait, les premiers esclaves en Amérique du Nord furent des blancs (voir Michael A. Hoffman, *They Were White and They Were Slaves*, Wiswell Ruffin House, 1992 ; Keri Leigh Merritt, *Masterless Men Poor Whites and Slavery in the Antebellum South*, Cambridge University Press, Cambridge, 2017)

(xiii) Arnold Rampersad, op. cit., p. 9.

(xiv) Cité in David Graham, *Inside the Mind of George Bernard Shaw*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2014. Le fait que, depuis les années 1980, les femmes envahissent de plus en plus le cirque politique, loin de contredire la pénétrante observation de Shaw, la confirme amplement. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder le matériau féminin concerné. Voir, pour une explication de l'entrée massive de ce type de matériau féminin en politique depuis les années 1980, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/12/10/postface-a-anatomie-du-pouvoir-feminin/>.

(xv) David Emblidge, H. L. Mencken's In Defense of Women. In *Menckiana*, n° 61, printemps 1977 [p. 5-10], p. 8.

(xvi) Même la seconde s'est avérée juste. En effet, les pseudo-principes démocratiques ne sont ni plus ni moins qu'un précipité des valeurs féminines et seuls sont adoubés démocrates ceux qui veillent servilement et robotiquement à leur respect. Simplement, les femmes n'ont pas « utilis[é] [que] le vote pour restreindre la démocratie à ceux qui sont intelligents, agnostiques et maîtres d'eux-mêmes, c'est-à-dire à elles-mêmes ». Des tas de procédés et de tactiques autrement plus efficaces ont été employés pour mettre en place ce que l'on appelait il n'y pas encore si longtemps « la police de la pensée », dont les premières manifestations remontent aux salons du XVII^e siècle, qui permirent aux femmes « [de] [devenir] les reines du monde [...] costumes, manières, langage, elles observent tout, voient tout, saisissent promptement une lacune, un excès, un ridicule ; et la crainte de l'ironie de leur sourire ou de leur regard opère chez les hommes plus de changements que des règles impératives » [...] « Arbitres de la mode et de toutes les nouveautés frivoles ou importantes, maîtresses de l'opinion des salons où elles règnent, où l'on veut leur plaire, elles doivent d'autant plus influencer sur notre conduite, qu'un [homme] est homme du monde avant tout ; qu'il vit plus dans la société que dans son cabinet ; que dans les salons on décide de sa réputation, de ses succès ; que l'amour et le plaisir l'y appelant sans cesse, il doit être esclave des brillantes souveraines qui y dictent des lois. Non seulement la foule commune des hommes ressent cette domination ; mais de tous temps, presque tous les gens en place ont eu de la peine à s'y soustraire » (<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2017/12/10/postface-a-anatomie-du-pouvoir-feminin/>)

(xvii) Cité in David Emblidge, op. cit., p. 6.

(xviii) Melita Schaum, H. L. Mencken and American Cultural Masculinism. In *Journal of American Studies*, vol. 29, n° 3, décembre 1995 [p. 379-98], p. 383.

(1) Voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2011/09/28/le-discours-vrai-les-repugnances-sentimentales> [N.D.T.]

(2) Depuis mars 2020, le récit covidien, les faits divers de violence conjugale et les appels à la lutte contre les violences conjugales se partagent la une avec une régularité de plus en plus remarquable ; le nombre de cas de femmes médiatiquement déclarées avoir été battues augmenterait-il dans la même proportion que le nombre de personnes médiatiquement déclarées avoir été testées positives au coronavirus ? Y aurait-il un lien pour ainsi dire « occulte » entre les deux ? Il y en a effectivement un : l'illusionnisme. Si aucun covidien n'est filmé à sa sortie de l'hôpital, il n'est quasiment pas une soi-disant femme battue qui ne soit exhibée à son entrée éplorée dans une salle d'audience ; une ecchymose sur la joue ou le front ou un reste d'œil au beurre-noir les rendrait certainement plus crédible, mais les illusionnés sont si nombreux que les illusionnistes ne se donnent pas même la peine de requérir les services des maquilleuses. [N.D.T.]